

RIO DE LA PLATA

1936

L'invité d'honneur de la délégation belge au Congrès des Pen-clubs

En ce début d'été 36, HM pensait déjà au grand voyage transatlantique qui à nouveau se profilait à l'horizon. L'occasion en était institutionnelle, cette fois, voire mondaine. Peu importe. Un lointain se présentait. Le XIVème congrès international des Pen-Clubs allait se tenir à Buenos Aires, du 5 au 15 septembre. Dans un premier temps Michaux n'avait pas été prévu au programme. D'ailleurs, les congrès, les clubs, ça n'était pas son genre. Ce fut à la suite du désistement d'André Maurois que Victoria Ocampo le proposa, pourtant, comme « invité d'honneur de la délégation belge ». Une invitation venant de Victoria Ocampo, cela ne se refusait pas.

Lors d'un séjour à Paris, Victoria Ocampo avait rencontré Paulhan et Adrienne Monnier, mais aussi Supervielle, le « Parisien transatlantique », un médiateur idéal pour *Sur*, la revue qu'elle était en train de lancer en Argentine. A son tour, Julio l'avait vue à Buenos Aires, au printemps 1930. Ils avaient parlé de Michaux, que Victoria lisait depuis plusieurs années. Elle avait immédiatement aimé les textes parus dans *Bifur* qui seraient repris dans *Ecuador*, le livre que HM, justement, lui avait envoyé en 1929. Dans *La Nación* (où elle était « plumitive »), elle avait fait un compte-rendu d'*Ecuador*, « Chiromancia de la pampa ». Elle aimait sa manière à rebours de parler du « continent monotone ». Quatre ans plus tard, elle qui s'était passionnée pour l'Inde, pour la poésie bengali, pour Rabindranath Tagore (qu'elle s'était empressée d'accueillir lors de son passage à Buenos Aires, et avec lequel elle avait gardé une relation épistolaire), elle avait dévoré *Un barbare en Asie*.

Avec de nombreux autres congressistes, il allait donc être accueilli en Argentine. Cela non plus ne se refusait pas. N'était-ce pas aussi, tout de même, une occasion de rencontres ? Supervielle lui avait parlé de Maritain. Ungaretti, avant le départ, se réjouit par avance auprès de Paulhan, de la compagnie de Michaux : « Je ne crois pas beaucoup aux Congrès ; mais c'est l'occasion d'un beau voyage. Michaux sera avec nous, et je suis tellement heureux de cette occasion qui m'est offerte de le mieux connaître, et de passer de bonnes heures avec lui. » A quoi Paulhan lui avait répondu : «

Je serais content que tu connaisses mieux Michaux. C'est quelqu'un qui ne déçoit pas¹.
»

Tout de même : « Invité d'honneur de la délégation belge » ! Comment HM aurait-il pu ne pas s'esclaffer ? Tous les mots de cette appellation étaient irrésistiblement comiques... Il se voyait déjà là-bas, dans une situation plumesque, assailli au cours d'un cocktail par les questions de respectables dames sur l'état des Lettres en Belgique, par les monologues de bavards empruntés...

Eh bien puisqu'il le faut, puisque mon origine repoussée me revient à la figure et peut se monnayer contre un billet transatlantique (et même si la destination, Buenos Aires, n'est pas le rêve de ma vie), je ferai l'hôte d'honneur, je jouerai le Belge, aux côtés de la délégation belge (quatre écrivains vraiment bien belges, eux). Ou plutôt, une fois là-bas, je m'empresserai de fuir, autant que possible.

Penché sur l'atlas, l'invité d'honneur de la délégation belge pour le congrès des Pen-Clubs en Argentine était déjà ailleurs. Il avait bien demandé à Alfred Métraux des renseignements sur l'Argentine avant le départ. Mais son désir visait le pays d'à côté, le Brésil. Comment le « voyageur toqué » aurait-il pu se satisfaire d'une destination imposée ? Ce Don Juan du voyage, ce dévoreur de destinations, aimait aimer les régions du monde qui ne se présentaient pas facilement à lui. Il ne cessait de retracer les contours de l'étrangeté. On m'envoie à Buenos Aires ? Allons à Corcovado. En Argentine, comme dans cet Uruguay dont Supervielle lui avait tellement parlé, HM présentait qu'il allait retrouver ce qu'il ne connaissait que trop bien, ce qu'il avait déjà rencontré, pour sa plus grande déception, en Ecuador - une sorte d'Europe mimétique, déplacée, dégradée, invivable.

Ce fut donc sur la forêt vierge brésilienne qu'il fantasma. « Je viens de recevoir une lettre-programme de *L'Exprinter* qui me laisse tout "chose" » écrivit-il d'Anvers le 7 juin à Supervielle. « Tu sais que le Brésil est un des seuls pays qui ait pour moi de l'"appel". Mais je vois que pour les congressistes partant sur le Florida, un voyage au Brésil est prévu du 10 août au 23 août (Corcovado. Petropolis - île Paqual, Sao Paulo Santor et la forêt vierge !) Tu dois connaître une bonne partie de tout cela. Mais n'es-tu aucunement tenté ? Madame Supervielle, j'en suis sûr, adorerait ce voyage. (Tu verrais la famille, au retour, longuement...) Si tu avais le quart de l'enthousiasme que j'ai pour cette excursion au Brésil, tu te déciderais tout de suite. » Lui venait-elle de Cendrars, cette fascination pour le Brésil ? Seize ans auparavant, lorsqu'il était marin, il avait lui-même fait escale à Rio. Il connaissait Manaus, Macao. Plus tard, Lisbonne l'avait enthousiasmé quelques mois. La langue et la culture portugaises continuaient à l'attirer

¹ *Cahiers Jean Paulhan* n°5, « Correspondance Jean Paulhan-Giuseppe Ungaretti », 1921-1928, Gallimard, 1989, p. 281-282.

profondément. Le Brésil pour lui, comme le Portugal - il l'avait écrit en 34, à Lisbonne -, rejoignait curieusement, dans son imaginaire, l'Extrême-Orient. Il pensait trouver là une enclave protégée dans l'Amérique européanisée. « Paris n'a pas retrouvé sa prise sur moi », écrivait-il à Aline Mayrisch avant ce nouveau départ. « La joie de partir pour le Brésil cependant m'envahit, joie, qui, sans vous, eût été plutôt inquiétude. »

« *Un continent de paniers percés* »

Le 27 juillet 1936, HM et Julio s'embarquèrent, à bord du paquebot français *Florida*, pour l'Argentine et l'Uruguay. Avec eux, il y avait une vingtaine de congressistes, membres de délégations et invités d'honneurs (les autres, dont Georges Duhamel, partiraient plus tard, de Boulogne, le 15 août, sur un navire anglais, le *Highland Brigade*). Le rassemblement était plutôt cosmopolite : cinq ou six Anglais, un Hollandais, un Letton, un Lithuanien, un Yougoslave, une déléguée hindoue, un Islandais, un Portugais (que le bateau prendra à Lisbonne), un Allemand, Emil Ludwig. Parmi les Français, Jules Romains, Benjamin Crémieux, Jacques Maritain. Deux Belges, Louis Piérard et Dominique Braga. Supervielle, quant à lui, faisait ce voyage en habitué : il n'avait cessé depuis l'enfance de traverser et de retraverser l'océan, entre Montevideo et Paris.

La guerre civile venait tout juste d'éclater en Espagne, dans la nuit du 17 au 18 juillet 36. Le drame historique qui était en train de se jouer depuis quelques années grevait lourdement l'atmosphère de ce voyage et de ce congrès à vocation humaniste. L'institution internationale des Pen-Clubs n'avait-elle pas été créée, en 1920 à Londres, au lendemain de la première guerre mondiale, afin de regrouper dans un esprit pacifiste les écrivains de toutes origines, et de les mobiliser contre toutes les guerres ? Le premier point de la charte était clair : « Répudiation sincère de la guerre et renoncement à toutes les excitations belliqueuses. » Le gouvernement allemand avait contraint les membres du Pen-club résidant dans le Reich à se retirer. Mais la délégation italienne qui, elle, était présente (Ungaretti, Marinetti, Mario Puccini), faisait déjà l'objet de rumeurs et de contestations. Parmi les congressistes, des voix hostiles murmuraient déjà à qui voulait les entendre que la présence des Italiens était inacceptable. De l'Italie fasciste, qui venait d'agresser l'Ethiopie, pouvait-on dire qu'elle respectait la charte ? Et Marinetti, lui qui ne cessait de faire l'éloge de la guerre² ?

Le *Florida* avait fait escale à Lisbonne, à Las Palmas, aux Canaries. Il faisait route maintenant vers Dakar. Des clans s'étaient formés. Michaux restait le plus souvent

² Filippo Tommaso Marinetti (1876-1944), écrivain italien de langues française et italienne, fit connaître le futurisme à Paris en 1909. Engagé dans la guerre de Libye, il avait manifesté assez tôt sa sympathie pour le fascisme.

avec l'ami Julio. On se croisait, on s'épiait, on se parlait, parfois. Parmi les congressistes, HM avait très vite distingué Jacques Maritain, accompagné de sa femme, Raïssa. Il avait plaisir à parler avec lui, il éprouva d'emblée à son contact la sensation d'une amitié nouvelle.

Le voyage semble prendre une allure de croisière. On joue au *deck tennis*. Un médecin des hôpitaux de Lyon fait le quatrième, raconte Supervielle à Paulhan. « Il a une façon de lancer la rondelle de corde au dessus du filet qui n'est pas je crois réglementaire mais comme il est bon médecin et homme de science sérieux, nous n'osons lui en faire le reproche ».

Au milieu de l'océan, on pouvait presque se croire au plus loin de l'Histoire. « Tout allait bien à bord, écrivit Supervielle à Paulhan le 1er août, quand nous eûmes ce matin la radio annonçant que six avions italiens de bombardements avaient survolé l'Algérie. / Ungaretti se dépense sans compter (sic) pour que son ami Mario Puccini, un autre délégué italien, ne doute pas un instant de la vigueur de son fascisme. Tous les Italiens se surveillent du coin de l'œil et de l'oreiller... Quelle chance d'avoir Michaux... Je resterais volontiers en mer 40 jours de suite sans escales. Il faudra se résoudre pourtant ce soir à descendre à Dakar. Michaux tient à voir un tam-tam, peut-être même une danse du ventre... On a découvert un passager clandestin à bord. »

A Dakar, on organisa le soir une excursion dans la savane. HM fut envoûté par cette vision nocturne, par les visages et les villages de l'Afrique, par les sons de la langue wolof. Il transcrit cette image fantasmagorique dans les mots gong d'un poème tam-tam, son premier poème vraiment africain « Télégramme de Dakar ». La vitesse de la scansion prenait la mesure de cette escale-éclair à Dakar : « Dans le noir, le soir, / auto dans la campagne. / Baobabs, Baobabs, / baobabs, / Plaine à baobabs. / Baobabs beaucoup baobabs / baobabs / près, loin , alentour, / Baobabs, Baobabs³. » La savane était une échappée. Un monde inconnu s'était déplié sous les yeux. C'est la mer cette fois, et le port, qui enferment : « Oh mer jamais encore aussi amère / le port au loin montre ses petites pinces (escale maigre farouchement étreinte). » A peine eut-il terminé ce poème qu'il l'adressa à Paulhan, à la façon dont un grand reporter câble une dépêche.

Lorsque commencèrent à s'éloigner les côtes d'Afrique, HM, déjà nostalgique du continent fantôme qu'il avait entrevu, s'était promis de rester à Dakar au retour⁴.

Sur le bateau, les clans se regardaient maintenant en chiens de faïence. Mais ce fut surtout vers la fin du voyage, lors des escales le long de la côte du Brésil, après

³ *Plume*, OC I, p. 600-601.

⁴ Au point de demander à Paulhan s'il connaissait quelqu'un à Dakar à qui il puisse être recommandé.

avoir reçu les dernières nouvelles d'Espagne, que la tension monta⁵. Dans toutes les villes, le tonitruant Marinetti faisait son numéro sur la guerre d'Ethiopie. Il avait tué de sa main, disait-il, vingt Ethiopiens (une autre fois, c'était vingt-cinq). On pressentait que les débats n'allaient pas se cantonner dans le domaine esthétique et que le congrès serait tumultueux. On fit escale à Santos (où embarqua Stefan Zweig, venu d'Amérique du Nord), à Sao Paulo. A Rio, HM visita le jardin botanique. Il y releva un extrait du règlement à l'intention de Paulhan : « Il est défendu d'entrer en des sacs, d'écrire des distiques sur l'écorce des arbres... de tirer des feux d'artifice. » Il s'empressa d'assister, en compagnie d'Ungaretti⁶, à une Macumba. Quelle déception ! Cette danse rituelle, « messe et tam-tam réunis » était un « affreux mélange ». A peine venait-il d'arriver en Amérique que déjà il regrettait l'Afrique entr'aperçue : « Plutôt Dakar ou Tombouctou ».

A son arrivée en Argentine, avant d'entrer dans un long silence, il faisait un résumé succinct de son voyage déjà manqué : « Je n'arrive pas à mordre à ce voyage. Sauf deux heures dans la campagne autour de Dakar, rien. Rien de vraiment nouveau ??? Rien d'imprévu. Personne (si, Maritain. Amis - contents de s'être rencontrés) Pendant la traversée, étant avec Super, je boudais le clan italien. A présent les vois un peu⁷. » Avec Ungaretti, la rencontre semblait avoir tourné court. Sur l'amitié naissante et réciproque avec Maritain, le seul événement « imprévu » de ce voyage, HM s'était déjà confié plus explicitement à Loup Mayrisch, dans une lettre adressée de Sao Paulo : « Fait une rencontre. Une vraie. Maritain. Heureux, tous deux je crois, de nous être trouvés amis, compagnons. (J'attendais le pire - côté dogmatique. Non... non il a une tension fervente, et qui donne à ce qu'il dit un début d'illumination...). Vous devriez le connaître - quoique lui non plus n'ait pas dépassé le premier stade, au moins est-il ferme en ce premier sans plus reculer. Vous ne serez pas déçue, je pense⁸. »

Fin août, avant Buenos Aires (le congrès ne devait s'ouvrir que le 5 septembre), HM fit étape à Montevideo. Supervielle et Michaux à Montevideo : cela devait bien arriver un jour. Ce moment, celui des deux qui l'avait le plus désiré, c'était peut-être, étrangement, Julio. Maintes fois, il avait raconté à HM le paradis perdu de son enfance. Il avait intitulé un poème de *Gravitations* « Montevideo » : « Dans l'Uruguay sur l'Atlantique / L'air était si liant, facile, / Que les couleurs de l'horizon / S'approchaient pour voir des maisons. » A jamais conquis par la ville de ses origines, Julio en

⁵ Cf Georges Duhamel, *Le livre de l'amertume, Journal 1925 - 1956*, Mercure de France, 1983, p. 236-237.

⁶ Michaux et Ungaretti ont des amis communs : Hellens, Paulhan, Fourcade. Ungaretti sera professeur au Brésil de 1936 à 1942.

⁷ HM à Paulhan, 1936, IMEC.

⁸ HM à Aline Mayrisch, 1936, ANL.

retrouvait, à chaque retour, la saveur, l'odeur, le charme : « Sentez-vous cette caresse sans vent sur vos visages ? Ce doit être l'automne uruguayen. Montevideo est belle et luisante. Les maisons peintes de couleurs claires, rose tendre, bleu tendre, vert tendre. Et le soleil monte sur les trottoirs. Le ciel descend sur la chaussée, se mêle aux voitures, s'assied à côté des cochers. Et dans toutes les rues qui avoisinent le port, la mer ne veut pas non plus qu'on l'oublie. Dès qu'on lève la tête, elle vous entre dans les yeux⁹. » En Uruguay règnait depuis 1933 le dictateur Gabriel Terra. Il était allié d'Hitler, avait été le premier gouvernement à reconnaître la junte de Burgos, persécutait l'opposition. Mais Supervielle vivait en France. Ici, il avait des amis partout. Ici, à chacun de ces retours, c'était son enfance qu'il revivait.

Comme à chaque fois, Julio (c'est ainsi que l'appelaient ses amis uruguayens) s'était installé chez les Saavedra, la famille de Pilar, calle Sarandi 372. Un escalier monumental, une vaste demeure coloniale, ouverte jusqu'à deux heures du matin, dans la tradition des criollos : c'est là que HM fut accueilli, avec toute la chaleur de l'hospitalité uruguayenne. Mais est-ce que cela était vraiment fait pour lui plaire, cette hospitalité ? Est-ce que cela ne lui rappelait pas, et bien trop, un souvenir déjà ancien ? L'Uruguay était par ailleurs très différent de l'Équateur, à l'autre bout du continent. Mais la famille Saavedra et la famille Gangotena se ressemblaient. Comme deux familles aristocratiques d'Amérique latine.

« L'Amérique ? Un continent de paniers percés, affamés [...] "et qu'est-ce que vous pensez de ? et qu'est-ce que x pense de y ? et qu'est-ce que ? et qu'est-ce que ?" et qu'est-ce que je fous ici, moi ¹⁰? » Cette première fois à Montevideo, qui était une seconde fois en Amérique du sud, sonna comme une énième fois en pays décevant. Mais il y avait des degrés dans le dégrisement. Et pour ce coup-là, l'humeur fut d'emblée à l'exaspération. Décidément, une enfance enchantée, cela ne se partageait pas. On aurait pourtant pu concevoir que l'enfance de Supervielle s'était mêlée, dans l'imaginaire du belge transfuge, à celle de Lautréamont : « La fin du dix-neuvième siècle verra son poète [...] ; il est né sur les rives américaines, à l'embouchure de la Plata¹¹. » *Les Chants de Maldoror* avaient été une révélation ? Et alors ? Montevideo ? Si le nom qui avait tout pour donner à rêver depuis longtemps, le lieu, lui, n'était aucunement une révélation. Sans doute Michaux, plus qu'il ne le déclara, comme toujours, s'était senti avide de reconnaître là quelque trace du « copain de génie », de parcourir l'espace qui lui avait donné voix. « Entre certains lieux, entre certaines choses », écrivait-il quelques années auparavant, il y a « des *pensées forcées, fatales*¹² ». Sans

⁹ Supervielle, *Boire à la source*, *op. cit.*, p. 57.

¹⁰ HM à Parisot, septembre 1936.

¹¹ Lautréamont, *op. cit.*, p. 78.

¹² « Braakadbar », OC I, p. 254.

doute, une grande ombre hantait la ville. On n'allait pas pour autant afficher le pèlerinage. Une seule allusion trahit le pèlerin réticent : « Un montevidéen possède une photo de Lautréamont à l'âge de 15 ans et des commérages de son arrière grand-mère. Quelle revue en voudrait¹³ ? »

Mais ce qui s'entend d'abord, pour l'instant, c'est la rengaine-Michaux, le refrain grinçant, les antiennes et les scies du voyageur désabusé, la plainte du barbare invétéré qui s'accorde mal au diapason de la nostalgie. Il résiste. Il joue la distance. L'embouchure de la Plata, encore, cela a de l'ampleur. Mais Montevideo, cette ville-famille, cette ville-salon, est-ce là, vraiment, la ville de Lautréamont ? Et ce paysage vaste et plat piqué de roseaux, est-ce là « le vertige horizontal » qui fascina Drieu la Rochelle ? Ce qui compte avant tout, à Montevideo comme partout ailleurs, c'est le rapport entre moi, HM, et le lieu que j'habite provisoirement. La relation d'un possible accord ou d'un probable désaccord. De ce point de vue, ce que je ressens, moi, ici, diffère encore assez peu de ce que j'ai ressenti à Quito, en Ecuador, comme en traversant l'Amérique latine. C'est un climat contraire. C'est une sensation physique contrariante, que j'appréhende toujours d'éprouver à nouveau, dès que je m'éloigne de mes 250 mètres par secondes, et me retrouve en une région du monde où la rotation de la terre est deux fois plus rapide. C'est une « ivresse endormie ». C'est ce que moi, HM, j'appelle le « trouble du Capricorne ». A quoi il faut ajouter, plus que le climat à proprement parler, les rythmes alternés du soleil et de la grisaille, le fond de l'air, la fatigue météorologique : « à Montevideo ce qui fatigue c'est le vent et les changements de temps (parfois trois dans la journée !) ».

Bref, « toute l'Amérique est énervante¹⁴ ».

Paulhan, à Paris, ouvre les deux lettres qui lui sont adressées. Il a repéré les timbres : ce sont ses deux amis, partis ensemble en Amérique latine. « Je n'arrive pas à mordre à ce voyage », écrit le premier. « Michaux continue à se réjouir d'être parti », écrit le second. Quelque temps après, de Montevideo, deux autres lettres. Les mêmes. L'un : « Qu'est-ce que je fous ici, moi ? » L'autre : « Le moral est bon. Michaux semble très content. »

Qui est dans le vrai ? Les deux. Aucun. Cette chance d'un témoignage contradictoire donne l'occasion de ne pas croire HM sur parole épistolaire - ce dont on savait déjà se garder. Quant au destinataire, Paulhan, il a appris à ne pas prendre à la lettre la râlerie d'Henri. Il déchiffre le message : HM est très content d'être énervé, il est ravi de se demander ce qu'il fout ici, il attend la suite avec impatience en sachant qu'il

¹³ HM à Parisot, 1936.

¹⁴ Ecrivain à Etiemble six ans plus tard, Supervielle se souviendra de cette expression de HM : cf *Correspondance Supervielle Etiemble*, op. cit., p. 106.

risque d'être déçu. Bref, le moral est bon. La machine à fureur tourne à plein régime. L'enchantement attaque l'intelligence. La désillusion excite l'écriture. Cela promet. J'attends de nouveaux textes. Du nerveux. Du Michaux.

« En arrivant à Montevideo, écrivait le comte de Sainte-Foix en 1892, on est ahuri par le nombre de belles femmes qu'on y trouve¹⁵. » Supervielle, dans son livre intitulé *Boire à la source* publié en 1933, a consacré quelques pages d'éloge aux femmes de Montevideo : « Cette pureté des traits, cette audace dans la démarche et dans les grands yeux, cette façon de toiser l'étranger, cet air d'infaillibilité, tant de beauté possible au même endroit...¹⁶ »

HM était en quelque sorte prévenu. Ne comptons pas sur lui pour qu'il nous livre dans le détail ses impressions. Mais bien des indices, bien des témoignages nous révèlent la séduction qu'exercèrent sur lui, comme sur Cendrars, les belles Sud-américaines. Parmi ces « belles femmes », HM n'en verra bientôt plus qu'une seule. Montevideo deviendra ville-femme.

Peut-être dès son arrivée le rameau HM avait-il déjà fait des cristaux. Peut-être a-t-il aperçue Susana, peut-être même la lui a-t-on déjà présentée. On dit qu'ils se rencontrèrent d'abord à l'estancia Agueda. Mais pour l'histoire de HM et de Susana Soca, c'est encore un peu trop tôt. Elle ne commencera véritablement qu'au retour du congrès de Buenos Aires. HM sait déjà qu'il la reverra. Pour l'instant, il va vers le congrès, vers Victoria et Angelica, vers la capitale argentine d'où Montevideo semble une ville endormie et provinciale. Car le congrès va s'ouvrir dans quelques jours.

HM partit deux jours avant Supervielle, à bord de l'*Alsina*, en compagnie de Benjamin Crémieux. Buenos Aires était toute proche, il fallait juste traverser le Rio de la Plata. Mais ce fut la tempête. L'*Alsina* fut abordée par un voilier, le château de poupe fut fracassé. L'aventure vous tombait dessus quand on ne l'attendait pas. Pas de blessé, pas de noyade, disait Supervielle rassurant Paulhan, sauf un homme d'équipage. Encore une occasion de ratée, se dit HM. Nos amis n'ont pas souffert, continuait Supervielle et les journaux nous en racontent bien d'autres sur l'Espagne...

Buenos Aires

Le congrès de Buenos Aires devait durer dix jours, du 5 au 15 septembre. Il allait falloir en passer par les mondanités et les manifestations officielles. La séance d'inauguration eut lieu en grande pompe dans l'après-midi du 5 septembre, en présence

¹⁵ Comte de Sainte-Foix, *La République Orientale de l'Uruguay*, Paris, 1982, cité par Paseyro d'après Alfredo Castellanos, *La belle Époque montévidéenne*, éd. Arca, Montevideo, p. 24.

¹⁶ Supervielle, *Boire à la source*, *op. cit.*, p. 117.

du président de la République argentine. Le public était nombreux, on joua de la musique, les photographes se pressaient. Après le discours d'Ibarguren, le président du Pen-club argentin, celui de Jules Romains mettait en garde l'Argentine, près de succomber au fascisme. C'était Victoria Ocampo¹⁷ qui lui avait demandé d'intervenir. Il fut applaudi comme un tribun : les intellectuels argentins, le public cultivé des galeries, tous étaient opposés au régime. Il avait donné le ton. Les enjeux du congrès seraient politiques, pas seulement littéraires.

Il allait donc falloir aussi, HM le présentait, supporter des débats houleux, faussés par les rivalités, les conspirations, les conflits de pouvoir et les accords de coulisses. D'ailleurs la situation, déjà embrouillée sur le bateau, se compliquait encore ici. L'instance invitante, le Pen-club argentin, et en particulier son président, Ibarguren, était sous la coupe d'un régime militaire, lequel n'était pas très éloigné des positions de l'Axe. Le courant pro-fasciste était d'ailleurs encouragé par la présence d'une importante colonie allemande : les sympathisants nazis se réunissaient au café Adam, dans le centre de Buenos Aires¹⁸.

Dans ce contexte, comment se conduire, face aux Italiens, face à Marinetti, surtout ? Fallait-il les montrer du doigt au risque de perturber par un scandale le bon déroulement du congrès ? Ou bien au contraire attendre son dénouement pour envisager une décision ? Les avis divergeaient. Benjamin Crémieux était de ceux qui trouvaient insupportable la présence de Marinetti. C'est honteux, dit-il, il faut le balancer. Jules Romains lui-même était plutôt offensif. Selon Georges Duhamel, il fallait trouver un compromis, éviter l'affrontement, ne pas mélanger la politique et les lettres.

Michaux et Supervielle restaient perplexes. Ils s'étaient rendus de l'autre côté de l'Atlantique, et voici que la grande Histoire leur éclatait au visage. Ils auraient tant aimé pouvoir se tenir complètement, éternellement à l'écart.

Le dimanche, les congressistes furent conviés à une fête populaire dans les faubourgs de Buenos Aires. Musique, discours, courses de gauchos, *asado con cuero*¹⁹. Rien à voir. Le lundi 7 septembre, HM (avec un certain Dominique Braga, de la délégation belge, qui fut très sensible au futurisme) participa à un déjeuner à l'ambassade d'Espagne, aux côtés de la délégation française (Maritain, Duhamel, Romains, Crémieux - Supervielle était malade) en présence de l'ambassadeur du Mexique, l'écrivain Alfonso Reyes. Invitation lourde de signification, en ce moment où la guerre civile espagnole venait d'éclater, où la société argentine pro-fasciste avait mis

¹⁷ Témoignage de Lise Jules-Romains, dans Duhamel, *op. cit.* p. 431. Victoria avait signé un manifeste en faveur des Républicains espagnols.

¹⁸ Cf. Laura Ayerza de Castilho et Odile Felgine, *Victoria Ocampo*, Criterion, 1991, p. 197.

¹⁹ Cf. Duhamel *op. cit.*, p. 240. *Asado con cuero* : viande grillée à la broche, avec la peau.

en quarantaine l'ambassadeur du Frente Popular, Enrique Diez-Canedo, déjà considéré comme un perdant, où enfin le personnel de l'ambassade avait déserté. On parla Front Populaire, Romains et Crémieux déclarèrent qu'il fallait choisir entre fascisme et communisme. HM se tint coi, à la fois attentif et ailleurs.

Ce fut le mardi que le scandale éclata. Marinetti avait été désigné pour l'après-midi comme président de séance. Jules Romains monta à la tribune : la présence de cet apologète de la guerre était déjà intolérable, sa présidence davantage encore. Tout le congrès, pétrifié, écouta ce réquisitoire dans un silence de mort. Dès que Romains eut fini de parler, Marinetti se mit à l'insulter. Lui et Crémieux étaient des cochons, des canailles. Ungaretti et Puccini se mirent à gesticuler. Une hystérie collective s'empara du congrès, gagna le public.

On crie, on proteste, on s'indigne, on se lance des injures. Après des interventions d'Ibarguren et de Duhamel, Marinetti finit par faire des excuses. Puis la frénésie laisse place à la torpeur. Chacun sait désormais que sans un statu quo, la tenue du congrès est impossible.

Les jours qui suivirent se déroulèrent dans un rituel froid, entrecoupé de déjeuners et dîners officiels. Le jeudi 10 septembre en particulier, à la Maison Rose, le président de la république argentine offrit à déjeuner aux congressistes. Le samedi on alla à la campagne, on visita la Martona et l'estancia. Le dimanche 13 septembre, on déjeuna, congressistes et invités, au Jockey-club, à l'Hippodrome de Palermo, avant les courses.

Peu de temps plus tard, Paulhan reçut une lettre postée de Buenos Aires, signée Henri. « Rien à voir en Argentine », lui disait-on. Paulhan ne fut pas surpris. Tout va mal. Tout va bien.

Qu'on imagine HM pris dans le filet de ces mondanités argentines. Tout va mal. Mais au moins, il y avait de quoi faire un épisode des nouvelles aventures de Plume. Ce serait « L'hôte d'honneur du Bren Club » :

« L'hôte d'honneur mangeait lentement, méthodiquement, ne faisant aucun commentaire.

La dinde était farcie à l'asticot, la salade avait été nettoyée au cambouis, les pommes de terre avaient été recrachées. L'arbre à grape-fruit avait dû croître en terrain de naphthaline, les champignons sentaient l'acier, le pâté sentait l'aisselle. Le vin était vin comme le permanganate.

Plume, sans lever la tête, mangeait patiemment²⁰. »

Tout va bien. Tant que j'aurai quelque chose à exprimer, je ne crèverai pas.

A la fin du congrès, Jules Romains, seul candidat, fut élu, à la suite de H. G. Wells, président des Pen-clubs. Mais surtout, on avait annoncé - et ce n'était pas une

²⁰ *Plume*, OC I, p. 639.

mince affaire - que le prochain congrès se tiendrait à... Rome. Exaspéré par ces grandes manœuvres contradictoires, Duhamel donna sa démission. Lorsque, le 16 septembre, il déjeuna avec Michaux (cette fois encore accompagné de Braga), il eut l'impression qu'il fallait tout leur expliquer : « Ils commencent, avec une certaine lenteur, à comprendre ce qui s'est passé », racontera-t-il dans son journal. Ajoutant : « Michaux mériterait un petit portrait... Tel, il me plaît. Il y a de la loyauté dans ses propos et dans son visage²¹. »

La séance de clôture du congrès eut lieu le 14 septembre. Le dernier point à l'ordre du jour concernait « L'Avenir de la poésie ». C'est ce jour-là, dans l'après-midi, que HM intervint, succédant à Supervielle. Dans cette atmosphère polémique où le problème de la fonction sociale de l'écrivain occupait largement les débats, il n'allait pas éluder la question. C'était la première fois qu'il prenait la parole ainsi en public. Il commença d'une voix étranglée de timidité : « Depuis l'ouverture de ce congrès, nombre de recommandations ont été adressées à l'écrivain : de se pencher sur les problèmes sociaux, de songer aux répercussions de sa parole, de peser ses responsabilités, sans compter d'autres exhortations qu'on trouve plus souvent dans les sermons. » Mais, continuait-il, (la voix prenait peu à peu de l'assurance) tout cela concerne assez peu les poètes. « La bonne poésie est rare dans les patronages comme dans les salles politiques. » « En poésie, il vaut mieux avoir senti le frisson à propos d'une goutte d'eau qui tombe à terre et le communiquer, ce frisson, que d'exposer le meilleur programme d'entraide sociale. [...] Le poète montre son humanité par des façons à lui, qui sont souvent de l'inhumanité (celle-ci apparente et momentanée). Même antisocial, ou asocial, il peut être social. [...] Sans en avoir l'air, je réponds de la sorte à la question. "Où va la Poésie ?" Elle va à nous rendre habitable l'inhabitable, respirable, l'irrespirable²². » Au passage, défendant Eluard, « marxiste acharné, mais dont les poèmes sont ce que vous savez, de rêve, et du genre le plus délicat », il avait éreinté Aragon autrefois « grand poète », dont les « poèmes de combat ont perdu toute valeur poétique. »

HM prononça une seconde conférence le 23 septembre, à l'invitation de la revue *Sur*. C'était à une redéfinition de la poésie qu'il invitait à nouveau, plus fortement encore peut-être, de façon plus précise et plus technique. Il s'insurgea contre la prétention de la poésie moderne à « remplacer la religion », visant en particulier Breton, « le plus entêté dans cette prétention »²³. A cette tendance il opposait les inventeurs de langue, Joyce, Fargue, Gertrude Stein. Mais aussi les expérimentateurs d'états seconds

²¹ Duhamel, *op. cit.*, p. 257.

²² « L'Avenir de la Poésie », OC I 967-970

²³ « Recherche dans la poésie contemporaine », OC I, p. 972.

et dangereux, au premier rang desquels il plaçait Kafka²⁴, « l'écrivain le plus notable qui ait expérimenté des états de conscience paranormaux », citant le début de *La Métamorphose* et un passage du « Terrier », de « Brièveté de la vie ». « Ces textes, en vérité, disait-il, sont en prose, mais la matière première poétique y est dense. » Il termina son intervention en lisant un poème d'Eluard et deux poèmes de Supervielle.

« Ignominie : j'ai fait des conférences », écrivit HM à Paulhan. « A la première, un trac fou - mais... curieux, après 30 minutes, tellement à l'aise, que je lançais des pointes à gauche et à droite. Si la conférence avait duré plus de 50 minutes, je les engueulais. J'avais aussi envie de jongler avec la carafe d'eau. Mais, pas de voix, et soumettre son exposé au martyre de la vulgarisation... Zut. » Ce n'était pas la première fois que HM se découvrait une fibre polémique. Mais Plume conférencier, c'était une expérience qui ne se reproduirait jamais plus. Ces deux « tentatives orales » étaient les premières, elles furent les dernières.

Jorge Luis Borges y avait-il assisté ? Emir Rodriguez Monegal, un de ses biographes, pense que non²⁵. En cette année 1936, Borges n'avait pas encore publié les livres qui le feraient connaître mondialement, mais il n'était plus le jeune homme timide qui avait été présenté à Victoria Ocampo dix ans auparavant par Ricardo Güiraldes. Il faisait partie du comité éditorial de la revue *Sur*. Plus célèbre à cette époque que Victoria mais aussi qu'Eduardo Mallea (qui faisait partie de la délégation argentine), il n'était pas inscrit parmi les invités d'honneur, et son nom ne figura nulle part dans les procès-verbaux du congrès. Selon Monegal, c'est volontairement qu'il aurait évité le Pen-club. Cette attitude, HM (qui partage avec Borges l'horreur de la parole en public et des mondanités, mais surtout un imaginaire hors actualité) ne peut que la comprendre.

Ils se virent cependant, en dehors du congrès, dans Buenos Aires. Ils ont tous deux exactement le même âge, soit trente-sept ans. L'estime est réciproque, la rencontre est marquante. De ces moments, Borges gardera un souvenir ému : « Combien de dialogues ai-je eus, il y a déjà trop d'années, par les rues et les cafés de Buenos Aires, avec Henri Michaux, desquels je conserve seulement le souvenir, comme d'une irrécupérable musique intense, d'un durable plaisir²⁶. » Borges va traduire *Un barbare*

²⁴ Cela fait des années que Michaux lit Kafka, qu'il l'a ajouté à sa liste des copains de génie. Depuis qu'il a lu, à Quito, *La Métamorphose*, il guette chaque parution, chaque traduction nouvelle. Ainsi, au début de l'année 38, celle que publie un numéro des *Cahiers du Sud*, qu'il demande aussitôt à Ballard²⁴. En avril 39 à Paulhan : « J'ai trouvé une explication [...] j'en cherche plusieurs au cas de Kafka. / Est-il fou de vouloir entreprendre quelques vérifications dans le *Tagebuch* qui, m'as-tu dit, doit paraître chez Grasset (je fais demander les bonnes feuilles). »

²⁵ Cf. Emir Rodriguez Monegal, *Jorge Luis Borges*, biographie littéraire, Gallimard, 1970.

²⁶ *Cahiers de L'Herne*, Henri Michaux, *op. cit.* p.44. Un texte de Borges avait été traduit pour un numéro de *Mesures*, sur la proposition de Victoria Ocampo et de HM («

en Asie, annonçait HM à Paulhan. Parmi les écrivains d'Amérique du sud, Borges est certainement celui qui a le plus marqué Michaux. Cinquante ans plus tard, HM se déplacera pour assister à une conférence exceptionnelle de son vieil ami, venu à Paris.

Pendant toute la durée du congrès, il était resté tout en haut de l'hémicycle, aux côtés de Maritain, Supervielle, Duhamel. Il songeait à la paix de Colpach, aux baobabs de Dakar, au port d'Anvers du temps où Anvers était Anvers, à Bénarès et au Gange, à Lisbonne et au Tage, à maître Eckhart et au tao, au texte qu'il était en train d'écrire ; à la conférence qu'à son tour il devrait prononcer. Il se demandait parfois comment toute cette Histoire, la grande, allait tourner, comment on allait pouvoir s'y soustraire quand l'inéluctable nous serait tombé dessus, comment il lui serait possible, poussé dans ses derniers retranchements, de se remparer encore contre ce terrible dehors. Il se disait que communisme et fascisme nous préparaient une guerre de religion²⁷. Il continuait à chercher comment on pourrait bien se mettre dans une pomme ou dans une pastèque, s'unir à l'Escaut ou au Rio de la Plata.

Mais fallait-il vraiment rester dans une pomme, ou s'unir à un fleuve, ici, au milieu de ces femmes sud-américaines, de ces belles étrangères qui roulaient en Rolls, parlaient français et anglais couramment, étaient fascinées par l'art et la littérature ? « Rien à voir en Argentine », prétendait-il dans une lettre à Paulhan en octobre ? Il était déçu par le pays, par son histoire, par sa culture ? Cependant tout ne le laissa pas impassible. Cela sauta aux yeux de Supervielle : « Michaux semble de plus en plus heureux, disait-il à Paulhan, - à cause des femmes de par ici. » Fut-il heureux avec les femmes sud-américaines, ou avec une d'entre elles, au sens où on l'entendait dans les romans du XVIIIe siècle ? Ce qui est certain, c'est qu'ici les femmes le charment - avant que la passion ne l'embrase.

La femme de Buenos Aires qui d'abord l'attendait (lui parmi d'autres, il est vrai) c'était Victoria Ocampo. Il n'était pas seulement à ses yeux l'un des nombreux congressistes : elle avait suscité sa venue, elle était toute prête à l'accueillir à sa façon protectrice. D'ailleurs, elle l'admirait déjà. Dans son journal, Victoria affirme que c'est là, à Buenos Aires, qu'elle le rencontra pour la première fois. Elle fut impressionnée par son regard aigu, par son « extrême sensibilité²⁸ ». « Il est frénétique et poétiquement furieux », écrit -elle à propos de HM.

L'approche du caché », repris dans *Histoire de l'éternité*). La traduction d'*Un barbare en Asie* par Borges paraîtra aux éditions Sur en 1941.

²⁷ Cf. le texte de la deuxième conférence de HM à Buenos-Aires : « [...] communisme et fascisme [...] nous préparent une guerre de religion. » (OC I, p. 971).

²⁸ *Testimonios* de Victoria Ocampo, cité par Laura Ayerza de Castilho et Odile Felgine, *op. cit.*, p. 176.

Mais à Buenos Aires, parmi les « femmes de par ici », c'est la sœur de Victoria, Angelica Ocampo, qui attira particulièrement HM. Elle était toujours aux côtés de Victoria, Angelica. Elles formaient une paire. Aimer l'une, c'était être lié à l'autre. HM les vit ainsi d'abord toutes deux, ensemble, inséparables. Elles choquaient l'Argentine bien-pensante par leur manière de vivre, comme par leurs goûts artistiques et architecturaux. Sa maison de Palermo Chico, Rufino de Elizalde, Victoria l'avait fait construire par Presbich, un architecte qui s'inspirait des principes du Bauhaus et de Le Corbusier. Scandale que ce béton, pour la bonne société conventionnelle. C'est là qu'elle reçut HM, avec quelques autres écrivains invités (Romains, Crémieux, les Maritain, Ludwig, Reyes, Stefan Zweig²⁹), HM qui tomba en arrêt devant les nombreux tableaux, des Picasso, des Léger, des Miro...

Qu'entre Angelica et HM, il y ait rencontre amoureuse, la sœur le sait. Elle se disent toutes leurs aventures. Victoria n'est l'aînée que d'un an. Face à la société conventionnelle argentine, elles sont complices en tout. La littérature et l'art sont leur mode de vie, leur vie est un art. On dit que Victoria prêtait à sa sœur cadette une garçonnière - si ce mot convient - pour ses liaisons clandestines. Ce fut là sans doute qu'Angelica et HM se retrouvèrent - en secret, car tout se sait trop vite dans le petit monde aristocratique de Buenos Aires, et la réputation des deux sœurs est déjà bien assez sulfureuse.

D'Angelica, on n'a pas gardé, dans la mémoire littéraire, un souvenir comparable à celui qu'a laissé Victoria. L'une écrit, l'autre pas. L'une est expansive, l'autre non. On dit pourtant qu'elles se ressemblent étonnamment, les deux sœurs ; qu'elles se complètent ; qu'Angelica est faite sur le même moule, qu'elle est seulement plus réservée, plus timide ; qu'elle n'est pas seulement l'ombre ou le double effacé, mais l'éminence grise. On parle de sa finesse, de sa distinction. Cependant le portrait d'Angelica, qui restera l'amie proche d'Henri (plus proche que Victoria), avec laquelle il continuera à correspondre jusque pendant la guerre, ce portrait ne peut être qu'en creux, à travers la grande sœur.

Belles, élégantes, Victoria et Angelica appartiennent à la plus ancienne aristocratie argentine - une famille opulente, héritière des conquistadors, riche en terres et en généalogie. On appelle le père El Señor, la mère la Morena. Comme dans quelques autres familles du patriciat argentin, la fortune est incommensurable. On a d'immenses propriétés, des demeures luxueuses, on roule en Rolls noire. Mais ce qui distingue les Ocampo, c'est un extrême souci d'éducation et de culture. En 1896 (Victoria avait six ans et Angelica, cinq), toute la famille Ocampo s'était embarquée pour l'Europe, à la manière des riches sud-américains. Dès l'arrivée à Paris, on avait

²⁹ Témoignage de José Bianco, « Victoria », in *Proa*, Buenos Aires, septembre - octobre 1990.

engagé une préceptrice, chargée d'apprendre la langue française à la petite Victoria et à la petite Angelica. Les filles Ocampo (Victoria a cinq sœurs plus jeunes qu'elle, dont Angelica) parleront l'anglais et le français, elles apprendront le piano et le violon. Au retour, dans l'estancia familiale traversée par le mugissement des vaches et le bêlement des moutons, Victoria et Angelica lisaient Poe, traduisaient Baudelaire. La France les a marquées à jamais. Elles rêvent d'y retourner - ce que fera, douze ans plus tard, Victoria, suivant des cours à la Sorbonne et au Collège de France.

« Tu es la vache la plus belle de la pampa », écrivit Drieu La Rochelle à Victoria, après une liaison lors d'un nouveau séjour à Paris en 1928 et 1929. Mais la plus belle vache de la pampa était en train de devenir la grande dame et la mécène des Lettres argentines. A son retour à Buenos Aires, elle avait créé avec Angelica la revue *Sur*, qui se proposait d'aviver les relations intellectuelles entre l'Amérique du sud et la France. Borges faisait partie du bureau argentin de la revue, Drieu la Rochelle et Supervielle participaient au bureau éditorial étranger. Des traductions de Michaux furent publiées dès le numéro 3, dans l'hiver 1931. La revue fut attaquée par les milieux nationalistes argentins. Dans cette aventure intellectuelle et éditoriale, Angelica, la cadette, était toujours présente, active. Elle aussi avait entendu parler de Michaux, elle l'avait lu, avant qu'il ne débarquât à Buenos Aires.

Quel degré de passion HM éprouva-t-il pour Angelica ? Cela ne se mesure pas. Mais ce qui apparaît, c'est que dès le début de ce voyage, la passion emporte, circule, se déplace : de HM à Angelica (fugitivement, semble-t-il), puis de HM à Susana. On passe d'un côté à l'autre du Rio de la Plata. Les séductions s'appelaient en écho, le rêve sud-américain et le désir d'une femme tendaient à se confondre. Autrefois Margara Saavedra, la petite sœur de Pilar. Aujourd'hui Angelica Ocampo, puis Susana Soca. « Sud-américaines », titre un poème de Cendrars.

Mais le chapitre des amours invisibles s'étend à toute la vie de HM.

Le décor est romanesque, l'ambiance, dans le genre du *Vice-consul*. Ou plutôt, *Détruire dit-elle*, car les personnages seront très évanescents, les scènes, fantomatiques. Et traversant tout cela, le monde désert de la mystique, un goût de l'absolu - un peu comme dans les romans de Pierre Jean Jouve.

Un élément objectif de l'intrigue, tout de même : à cette époque Angelica l'Argentine avait quarante-cinq ans, neuf de plus que HM. L'autre, l'Uruguayenne, Susana, vingt-neuf ans, huit de moins que lui. Avec Angelica, la relation épisodique se transformerait en amitié amoureuse.

Susana Soca

Avec Susana, ce serait une tout autre histoire. Car voici que cette autre « femme de par ici », celle qui vient de l'autre bord du Rio de la Plata, semble maintenant éclipser toutes les autres. Elle est l'inattendue, l'inconnue fascinante. L'Amérique latine, à jamais maintenant pour HM, ce sera elle, Susana, la Montévidéenne. L'a-t-il rencontrée dès la fin août ? Julio et Pilar ont pu la lui présenter dès son arrivée. A Montevideo, comme à Quito, comme à Buenos Aires, toutes les grandes familles se connaissent. Au cours de leurs voyages annuels, entre toutes les jeunes femmes de Montevideo, ils n'ont pas pu ne pas la remarquer. Pour sa délicatesse, son étrangeté, sa sensibilité. Quant à Susana, elle est éprise de poésie, elle en écrit, et le Parisien transatlantique est à ses yeux le poète par excellence. Susana avait vingt-neuf ans, et ne consentait pas à l'ordinaire des femmes sud-américaines, le mariage. Elle avait résisté comme elle le pouvait à la convention.

Julio et Pilar avaient pour Henri ce sentiment bienveillant, cette sollicitude presque parentale, qu'un vieux couple heureux éprouve à l'égard d'un ami plus jeune, seul et célibataire. Ils ne pouvaient tout à fait croire que cette solitude fût entièrement choisie. Ont-ils délibérément présenté, presque désigné Susana à Henri ? Ils ont du moins, évoquant l'un à l'autre, fait naître du désir. On dit que HM aurait connu Susana dans l'estancia des Supervielle³⁰. Avidée de rencontre avec des écrivains d'Europe, curieuse de l'événement, Susana avait assisté au congrès des Pen-clubs, écouté HM parler. Montevideo était toute proche de Buenos Aires. Il suffisait de traverser le Rio. Est-ce avant l'une de ces traversées que HM lui avait dédié, de façon encore timide mais déjà ambiguë, un exemplaire d'*Ecuador*, cinquième édition : « A Susana Soca, très amicalement, et que ce voyage ne vous éloigne pas...³¹ » ?

HM l'avait-il croisée à nouveau, au cours d'une soirée chez Victoria ? Les deux sœurs Ocampo ne regardaient pas d'un œil intégralement bienveillant cette uruguayenne. Elle pourrait bien se présenter comme une rivale. Une rivale en amour et en littérature.

Comme elles, Susana Soca Blanco Acevedo est issue d'une grande famille. Comme elles, elle a été éduquée en France. Son père, un médecin célèbre, est mort et lui a légué une immense fortune. Fille unique, elle vit désormais avec sa mère.

Mais surtout, les portraits concordent, la légende est cohérente : Susana est étrange. « Une femme effrayée et farouche au point d'en être bouleversante³² », écrit à son propos Roger Caillois. Cioran évoque sa sensibilité extrême, « son allure de spectre adorable » : « Elle aurait dû naître ailleurs, et à une autre époque, au milieu des landes

³⁰ Cf. l'article de Juan Alvarez Márquez, « Recuerdo de Susana Soca », in *El Pais Cultural*, n° 474, 4 déc. 1998.

³¹ Dédicace transmise de Montevideo par Beatriz Vegh.

³² Roger Caillois, « Rencontres », *NRF*, 1er juillet 1959, p. 46.

de Haworth, dans le brouillard et la désolation, au côté des sœurs Brontë³³... » Non, décidément, cette femme-sylphide, éthérée, presque immatérielle, ce n'était pas quelqu'un à qui l'on pouvait dire, même si l'on s'appelait Drieu La Rochelle : « Tu es la plus belle vache de la pampa. »

Jusqu'alors Paulhan avait reçu assez peu de nouvelles de HM qui lui-même s'était plaint de ne pas avoir reçu de réponse. Il était loin, le temps des lettres à répétition, adressées de Quito, d'Anvers ou de Lisbonne. Cette fois-ci, cependant, HM n'avait pu garder le silence. L'événement l'avait bouleversé avec tant de force que lui, d'ordinaire si secret, il le clama, il le proclama dans une lettre à Paulhan d'octobre 1936, il le scanda en gros caractères, au milieu de la page. La phrase était sans rapport avec ce qui précédait et ce qui suivait : « Je suis amoureux / tu crois qu'elle m'aimera³⁴ ?? » HM, tout à coup, se retrouvait adolescent transi.

« Je suis amoureux ». Cette phrase ne lui ressemblait pas. Pour que la cuirasse ainsi se déchire, il avait vraiment dû être emporté. Mais au fait était-ce par Angelica ? Par Susana ? Je crois, je suis sûr que c'était, déjà, Susana. Ce serait la grande histoire de ce voyage.

Susana était certainement aussi bouleversée que lui. Aucune relation amoureuse n'avait compté, dit-on, pour elle, jusqu'à ce moment où elle rencontra HM. Mais dans les grandes familles catholiques d'Amérique latine, une jeune femme ne peut envisager une relation avec un homme hors mariage. Indépendante d'esprit, Susana était tout de même une catholique fervente, elle était très attachée à sa mère. Et puis si l'on se mariait, où vivrait-on ? Ici, à Montevideo ? HM n'en avait aucunement l'intention. A Paris ? Il faudrait alors que Susana laisse sa mère toute seule.

HM, malgré tout, espéra. On lui laissait espérer, sans doute. Il était revenu du congrès de Buenos Aires, et ce séjour prolongé à Montevideo n'était pas au programme. Il attendait. Il s'accrochait à ce lieu éloigné de tout, à ce Montevideo dont on fait assez vite le tour, qui devait étrangement lui rappeler Quito, non par le site, mais par la provincialité.

Cette passion l'embrasait. Cette attente le dévora. Dans cette parenthèse montevidéenne, HM fut plus survolté que jamais. Il arpenta les rues. Parfois, il accompagnait Susana à la messe. Il marchait souvent sur le front de mer tout proche. Il était pris au piège de ce périmètre étroit, entre la vaste demeure coloniale de la calle

³³ Cioran, « Elle n'était pas d'ici... », dans *La Licorne*, n°16, Montevideo, 1961.

³⁴ HM à Paulhan, 1936, IMEC.

Sarandi, où il résidait avec les Supervielle, et une autre vaste demeure coloniale, calle San José, où vivait Susana, chez Luisa, la madre³⁵.

Heureusement, il y avait Julio. Julio, veillant sur son ami de sa présence chaleureuse et rassérénante. D'ailleurs, il était tellement enthousiaste, Julio, tellement avide de lui fait découvrir l'espace de la pampa, l'univers de son enfance. « C'est dans la campagne uruguayenne, avait-il écrit peu de temps auparavant, que j'eus pour la première fois l'impression de toucher les choses du monde, et de courir derrière elles !³⁶» Un rêve se réalisait. Cela faisait longtemps qu'il avait promis de faire partager ses sensations à Michaux - comme à Paulhan, dont il regrettait qu'il ne fût pas là, lui aussi. Il leur avait tellement parlé, avec émotion, de l'estancia de son enfance, du fleuve qui la bordait, le Santa Lucia, qu'il fallait traverser en barque ou sur un bac, près de son confluent avec le Rio de la Plata. Il leur avait fait l'éloge de la plaine uruguayenne, leur avait raconté les promenades à cheval dans la propriété de deux mille hectares, les baignades dans le fleuve large de six cents mètres.

Comment Henri aurait-il pu faire mauvaise figure ? Julio l'avait donc emmené, avec Pilar et leurs enfants, le 26 septembre 1936, à l'estancia Agueda, Santa Lucia, département de Canelones, à quatre heures de Montevideo. La pampa de *Débarcadères* n'était pas seulement sèche et monotone. C'était une campagne parsemée de bois, d'arbustes épineux, de cactus-chandeliers, d'oiseaux, de vaches, avec au centre de l'estancia, au bout d'une allée d'eucalyptus, une maison belle comme un manoir. On y trouvait encore des chats-tigres, comme avant l'arrivée de Collomb. « Que ne viens-tu aussi ! » avait encore écrit Julio à Paulhan le 30 septembre. « Cela est extraordinairement sud-américain ; il faudrait aller à 1000 km de Buenos Aires, je crois, pour éprouver une telle impression d'authenticité. Que n'es-tu là toi aussi. Tu ne pourrais pas ne pas aimer ça. On est dépaysé sans aucun effet théâtral, presque sans couleur locale. Oh ! Il y pleut comme ailleurs et la lecture des journaux n'y est pas plus divertissante. Mais on a bien l'impression d'être ici sur un autre continent et d'avoir quelques bonnes pintes d'eau salée entre l'Europe et nous. Tu apprendrais ici ce que c'est qu'un cheval, un mouton et une vache libres (ou à peu près). »

On montait à cheval sans selle, sur une peau de mouton, et l'on parcourait l'estancia sans limites. On rentrait vers le coucher du soleil. Cette sensation de liberté, tous les Supervielle l'avaient éprouvée. Ils en garderaient à vie le souvenir.

HM chevauchait la pampa. Mais des souvenirs d'enfance, cela ne se partage pas. Pas plus qu'une souffrance amoureuse. Il pensait à Susana. Je suis amoureux. M'aimera-

³⁵ Cette demeure deviendra le lieu de rencontre et d'édition de la revue créée plus tard par Susana, *La Licorne*.

³⁶ Supervielle, *Boire à la source*, *op. cit.*, p. 62-63.

t-elle ? Tu es la plus belle ombre de la pampa. Peu à peu, l'espace alentour prenait la mesure de son angoisse.

De retour dans l'estancia, Julio et Henri parlaient jusque tard dans la nuit. La nièce de Julio, la petite Odile Supervielle, âgée de dix ans, cherchait tous les prétextes pour rester. Elle aimait épier les conversations. Michaux, le grand poète de France, était enflammé, exubérant, il se livrait. L'oncle Julio, l'oncle admiré, l'écoutait, le tempérait. Conquise d'avance par les hommes de lettres, par la France, par la littérature et la poésie, Odile était éblouie. Ses yeux d'enfant buvaient des yeux le poète, scrutaient ses gestes, son regard, le mouvement de ses mains. Elle aussi, elle écrivait. Toute sa vie, elle se souviendrait de Michaux : son rire fort, en cascades et en saccades ; sa façon de parler en se mettant la main devant la bouche ; ses yeux bleus très clairs ; son air jeune malgré sa calvitie. Elle l'admira, comme elle admirait son oncle.

Lorsqu'il joue au ping-pong avec elle, elle le laisse gagner avec joie. On ne fâche pas un grand poète³⁷.

A Buenos Aires, Victoria et Angelica ne comprenaient pas. Elles lui envoyaient des télégrammes. Que faisait-il là-bas, qu'attendait-il ? Dans cet Uruguay qui était au fond, vu d'Argentine, une sorte de Belgique. La rivalité sourde entre elles et Susana éclatait maintenant au grand jour. Rivalité affective autant qu'intellectuelle. L'enjeu ce n'était pas seulement Michaux, c'était, à travers lui, les artistes européens. C'était Victoria, plus qu'Angelica, qui exprimait cette impatience. Victoria était tempêteuse. Ce qu'elle avait à dire, elle ne l'envoyait pas dire. Que faisait HM dans ce trou de Montevideo, à attendre l'Uruguayenne, qui jamais ne partirait ? Pourquoi ne venait-il pas les voir, elles ? A Buenos Aires, il rencontrerait des écrivains, participerait aux réunions de *Sur*.

Mais HM était noyé dans sa passion.

Victoria lui aura-t-elle, plus tard pardonné cette absence, ce grand écart de l'autre côté du Rio de la Plata ? C'est avec Angelica, essentiellement, avec la petite sœur, que HM restera en relation.

Reprenons les fils de l'histoire amoureuse qui en ce temps-là se joua.

D'un côté, un poète célibataire. 37 ans. Origine belge, de Paris. Ecrivain reconnu, et même, déjà assez prestigieux. Orgueilleux et timide. Une grande aura. Regard bleu et profond.

³⁷ Témoignage d'Odile Baron-Supervielle (entretien avec l'auteur). Cf. l'article d'Odile Baron-Supervielle dans *La Nación* du dimanche 30 avril 2000, « El centenario de Henri Michaux ».

De l'autre, une belle et riche étrangère. 29 ans. Allure de spectre adorable. Grande famille uruguayenne. Poétesse à fleur de peau passionnée de Rilke. Tressaillements vibratiles visibles à l'œil nu.

Il est amoureux, fasciné.

Elle est fascinée, amoureuse.

Cela paraît simple, au fond.

Sauf que dans ce roman, il y a un troisième personnage. C'est la mère. La madre uruguayenne. Luisa. Possessive, despotique. Veuve. Présence impérieuse. Une expression court : Luisa a dit que... et lorsqu'elle a dit, c'est dit. C'est elle qui, en fin de compte, décide. Et à son endroit, Susana, catholique fervente, se sent des devoirs.

Un jour Susana partirait, en France, mais ce serait avec Luisa.

HM était maintenant à Montevideo depuis près de trois mois. Il a sans doute cru pouvoir former avec Susana ce nous qu'il avait jusqu'à présent toujours évité, le désirant peut-être. Il n'avait peut-être pas mesuré ce pouvoir de la mère - ou bien, sans doute, la peur ou la réticence de Susana elle-même. A-t-il songé à rester ici ? N'était-ce pas justement l'occasion de s'expatrier, de se tenir à l'écart de cette guerre qui allait inévitablement éclater, disait-on de façon de plus en plus inquiète, dans les lettres et les nouvelles d'Europe ?

Mais en même temps, plus le temps passait, plus Paris lui manquait. Ce n'était pas la première fois qu'un irrépressible désir de retour l'emportait sur son désir de fuite. Paris sous les bombes, il ne cesserait dans un avenir proche de le dire, cela valait mieux que tous les exils. D'ailleurs la passion pour Susana n'avait pas réenchante l'Amérique latine. « Dans le meilleur journal de Montevideo, écrivait-il à Paulhan, on trouve en première page, côte à côte, le portrait en grand format d'une femme qui vient de passer son examen de sage-femme et des nouvelles de la guerre d'Espagne. Juge du niveau intellectuel des Uruguayens³⁸. » L'Amérique, il l'avait redit à Loup Mayrisch en novembre, restait pour lui un « continent de paniers-percés - toujours avides, toujours de bonne volonté, toujours improductifs ». « Ferait croire par contraste à la beauté, à la grandeur, à l'authenticité de la colère agissante et irrépressible. Dur de copier de la sagesse dans ce monde ! C'est ici qu'il y a des marchands à jeter hors du temple. Aucun fluide, aucun sens... Maritain même paraît (?) découragé. De Cordoba (la deuxième ville argentine) il disait : "La lèpre dans un tombeau !" »

Il annonçait son retour dans un mois et demi. « Je préférerais ne pas vous savoir à Colpach en ce moment. On doit trop y être préoccupé de la guerre. Et vous ! de quoi ? Maître Eckhart ? Avez-vous achevé de le traduire³⁹ ? » Lui, il lisait Dunne, *An*

³⁸ HM à Paulhan, 1936, IMEC.

³⁹ HM à Aline Mayrisch, 14 novembre 1936, ANL.

*Experiment of Time*⁴⁰, trouvait cela « étonnant ». C'était même plus qu'une lecture, ce livre, ce fut une invite à l'expérimentation, qu'il racontera beaucoup plus tard, en 1953, à Paulhan : « Oui, il y a des années même, j'ai travaillé d'après le livre de Dunne. Je notais le matin les mots lus et entendus en rêve ou pour voir si je les retrouvais dans mes lectures du jour ou du lendemain. / Parfois, de les retrouver, c'était stupéfiant. / Mais ça ne faisait jamais que des vocables isolés (ni groupés en sens, ni groupés en phrase). Mon observateur supérieur était bien tâtonnant. J'abandonnai. »

Maintenant, sa décision était prise. Aline Mayrisch fut alors la confidente du conflit intérieur qui l'avait ravagé. De Montevideo, le 18 décembre, il lui annonça la fin de son histoire, le retour en France :

« Quand bien même l'homme en uniforme de votre rêve annoncerait la guerre dans 5 mois, je reviendrais.

Pas plus de forêt vierge ici que dans ma main. Pas de nègres. Pas d'indiens. Pas de métisses (?). Pas de pas. Pas de rien. Des reflets seulement.

Et vous pensiez que l'on pouvait s'incarner ici... et vous l'espérez pour moi. D'ailleurs vous avez failli prédire exactement. Et deux se fussent incarnés (?).`

Mais Saint Jean de la Croix, les phobies, les habitudes de la Solitude, les "on dit" préservèrent celle qui, même à des étrangers, paraissait avec moi avoir trouvé sa destinée.

Mais point de destinée. Et elle préfère les regrets.

Je reviens donc. Pourquoi aussi chercher la voie facile ? Ce temps fut vraiment du temps perdu⁴¹. »

Heureusement, il y avait la mer. Comme dans les tragédies, c'était la seule issue. La mer ou la mort ? HM, le grand vivant, choisit toujours la mer. Le départ était prévu le 5 janvier. Mais à la différence des grand héros tragiques, il dut se poser la question de savoir comment il allait pouvoir payer le billet du bateau : « Même là il faut buter contre un mur. Un supplément à payer d'environ 1500 frs français. Je ne sais que vous dire là-dessus ni si j'ose vous solliciter. Plus poétique serait d'inventer que j'organise une grande expédition pour la capture de votre papillon. Comme j'ai perdu mon temps, vous auriez raison de ne pas faire autrement attention à ma situation actuelle⁴². » Loup Mayrisch, qui était désormais Présidente de la Croix Rouge internationale et avait pour l'heure d'autres préoccupations, n'avait toujours pas répondu à l'appel au secours, lorsque HM s'apprêta à partir. « Ma lettre désespérée, lui écrivit-il, venant parmi les milliers de nouvelles de blessés, d'infortunés d'Espagne, a dû arriver dans ce nouveau milieu bien atténuée ... trop peut-être. La catastrophe n'a point suivi, j'ai pu - de justesse

⁴⁰ *An experiment of time* de John William Dunne, publié en 1934, ne sera traduit qu'en 1948 (Trad. Eugène de Veauce, Le Seuil).

⁴¹ HM à Aline Mayrisch, ANL.

⁴² HM à Aline Mayrisch, ANL.

- trouver le moyen de m'embarquer pour la France. N'aurai-je pas de vos nouvelles à Marseille, où j'arriverai le 4 février, avec une anxiété qui est peu de choses en ce moment où des millions de gens en ressentent de pareilles, de plus fortes, mais qui est néanmoins bien grande quand on l'a et qu'on n'a que ça. Et cette fois Eckhart ni Ruysbroeck ne sont d'aucun appui : l'heure de l'Éclipse. Pourvu qu'il n'en soit pas de même pour vous⁴³. »

Janvier 1937. HM quittait l'Amérique du Sud. Surtout, il quittait Susana. « Oh, ce départ ».

Supervielle, resté à Montevideo (il ne reviendrait en France qu'en février), lui qui semblait avoir d'abord encouragé au mariage, lui qui avait été le témoin et le confident de cette liaison, n'excluait pas encore tout à fait les retrouvailles. Il n'y croyait pas non plus vraiment : « Se mariera-t-il ? écrivait-il à Paulhan le 19 janvier. J'en doute. Je ne sais vraiment ce qu'il faut lui souhaiter. »

Était-ce pour HM un adieu, ou la promesse d'un autre avenir ? Un adieu, manifestement : « Nos mains chantant l'agonie se desserrèrent, la défaite aux grandes voiles passa lentement⁴⁴. »

Michaux et l'amour : autant dire, Michaux et les masques. Le plus souvent le sentiment amoureux se détourne, s'efface et disparaît. Il ne trouve pas à se loger, entre fureur et tao. Sa présence, cette fois, comme d'autres rares fois, se fit irrépressible. La rencontre avec Susana fut un événement à la fois biographique et littéraire. Dans le poème, le scénario passionnel, à la fois banal et terrible, d'une histoire déjà presque finie, qui pouvait ressembler à mille autres histoires de passion et de séparation, ressurgissait. Il alimenta la machine littérature.

« La ralentie » a commencé à Montevideo, peut-être même avant. Une première version de ce texte, un des plus intenses, des plus extraordinaires, de Michaux, a été envoyée de là-bas. Sur le bateau, « La ralentie » continua à s'écrire, comme un phénomène subi. Il en envoya cette suite avant d'arriver à Marseille - au cas où Paulhan n'aurait pas encore publié la version précédente.

« Mais pourquoi, pourquoi départ d'hiver⁴⁵ ? » HM avait ajouté de nouvelles stances incantatoires, des mélopées douloureuses. C'était la confession déguisée de ce moment tragique : une sorte de mort, une perte que l'on sait irrémédiable.

Dans un fragment inédit qui paraîtrait dans la version de 37, on pouvait lire, à travers Juana, la présence-absence de Susana Soca, l'allusion nostalgique au départ, à la

⁴³ HM à Aline Mayrisch, ANL.

⁴⁴ *Plume*, OC I, p. 579.

⁴⁵ Je cite une version de la *NRF* avant la reprise en recueil (cf. OC I, p. 1273).

relation défaite, au désespoir du retour : « Juana, je ne puis rester, je t'assure. J'ai une jambe de bois dans la tire-lire à cause de toi. J'ai le cœur crayeux, les doigts morts à cause de toi. » Et toute la fin évoquait cet amour perdu : « Comme ils s'écartent les continents, comme ils s'écartent pour nous laisser mourir ! » Pendant ce voyage en bateau de plusieurs semaines, l'adieu n'en finissait pas. « Des trains sous l'océan, quelle souffrance ! » Contemplant le lointain de la mer qui d'heure en heure mettait davantage de distance entre lui et l'aimée, HM se penchait sur un passé dont il devait faire le deuil. « Hier, hier, encore. » Un affect lui-même ralenti s'étirait dans le long voyage de la rupture et du retour. « Quatre mille kilomètres de froid et puis le masque ! » Susana peu à peu s'éloigne terriblement. « Hier, tu n'avais qu'à étendre un doigt, Juana ; pour nous deux, pour tous deux, tu n'avais qu'à étendre un doigt. » Cet hier était appelé à reculer, comme ce continent qui n'était plus qu'un passé lointain, par delà l'horizon. « Hier, il y a trois siècles⁴⁶ ».

Hier encore, hier il y a trois siècles, comme venue d'outre-tombe, Susana renaissait dans le poème, devenue Juana, « sa voix de pitié rasant le désespoir, sa tête soudain rejetée en arrière, comme un hanneton renversé sur les élytres, dans un arbre qui s'ébroue au vent du soir, ses petits bras d'anémone, aimant sans serrer, volonté comme l'eau tombe... ».

« La ralentie » portait la mémoire de bien d'autres poèmes. C'était aussi une version distendue, ralentie précisément d'« Emportez-moi ». Emportez-moi dans ce bateau qui n'est pas une grande caravelle. Enfouissez-moi. Le temps de la passion se transmuait en poème. Cela donne une nouvelle version de « La ralentie » : commencée dans la nostalgie de Marie-Louise, « Lorello », « La ralentie » se continuait dans le sentiment de la perte de Susana-Juana. « Les repères s'enfuient à perte de vue, pour le délire, pour le flot. »

Désormais Susana-Juana sera irrémédiablement d'un pays lointain.

« L'adieu est le signe et la loi de sa nature », écrira Cioran à propos de Susana Soca. La figure de Susana restera nimbée de mystère. Elle est l'étrangère par excellence. Aucun indice ne la désigne dans « Je vous écris d'un pays lointain » (1937). Mais sachant que ce texte paraît au retour de HM, en avril 37⁴⁷, comment ne pas mettre en rapport cette voix épistolaire impalpable, aux accents déchirants, avec la perte de Susana, l'objet aimé, avec le deuil de cette perte et le sentiment de l'irréparable ? Comment ne pas imaginer que c'est elle, cette voix obscure d'une lettre imaginaire qui dit la blessure de la séparation, la détresse d'une absence irrévocable, l'impossibilité

⁴⁶ *Plume*, OC I, p. 579-580.

⁴⁷ Paru dans le numéro 2 de la revue *Mesures*, ce texte sera repris en volume dans *Plume*.

même de la rencontre, dans cette sorte d'« espace aux ombres » qu'est ce pays lointain : « Je vous écris du bout du monde. Il faut que vous le sachiez. [...] Je ne peux pas vous laisser sur un doute, continue-t-elle, sur un manque de confiance. Je voudrais vous reparler de la mer⁴⁸. »

Elle sera à jamais l'absente énigmatique, la lointaine, la femme impossible. « Quand allons-nous nous voir enfin. » Il n'est pas impossible que le rêve de cette lettre, HM l'ait commencé sur le bateau qui le ramenait à Paris, au moment où l'Uruguay devenait pays lointain.

Pendant ce retour, comme au retour d'Ecuador, Paris scintilla à l'horizon, comme une délivrance « La seule présence des Français à bord me ragailardit », écrit-il sur le bateau à Paulhan.

Il s'arrêta à Dakar, comme il se l'était promis. Cette fois, pas de « Télégramme de Dakar », pas de poème tam-tam. Ce passage ne laissera pas de trace. Juste une missive où il demandait à nouveau une aide financière, cette fois à Jacques Fourcade. « Mon vieux. Je te rembourserai à fin février mais si le diable t'est favorable, envoie-moi 500 francs à Marseille (300 mini) où j'arriverai le 12 ou le 13 des cloques au cœur, avec l'angine, je veux dire, ...sans le sou. »

A nouveau Marseille. Tous les retours passaient par Marseille.

⁴⁸ *Plume*, OC I, p. 591-593.